

# [Anecdotes]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 33

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183857>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

me prendre pour l'ami au pied de bouc ! — Mais que peut faire ce vieux Samuel ?

— Nous devrions frapper chez lui, qu'en dites-vous ?

L'épicière indique du doigt, sans bouger de sa place, la demeure de Samuel.

Le boucher ne répond à son voisin qu'en sortant de sa boutique et en se dirigeant vers la petite maison qui fait le sujet de sa conversation avec l'épicière.

N'ayant qu'un étage surmonté d'un grenier, elle semble dissimuler entre les autres constructions son toit en pointe, couvert de tuiles vernissées, et se tenir accroupie d'un air vieillot et rapetassé ; la boutique, qui en occupe tout le rez-de-chaussée, a ses volets de bois plein solidement fixés par de larges barres de fer et la porte d'entrée sous l'enveloppe de ses verroux garde un silence inaccoutumé. — Au premier étage les volets calfeutrent hermétiquement les fenêtres, et cette maison aux yeux clos, au milieu du réveil de la matinée et du mouvement de la rue, prend un aspect funèbre. Sur le toit, la girouette rouillée que tourmente le vent jette de temps à autre un cri aigu, semblable à la plainte d'un pétrel à travers l'ouragan qui bouleverse la mer.

Le boucher heurte du poing les planches et écoute l'écho transmettre ce coup solitaire à travers les corridors de la maison. Il attend quelques minutes, frappe de nouveau, appelle vainement de sa voix la plus forte : rien ne répond. — Une vague terreur envahit sa poitrine et fait battre son cœur d'un mouvement plus précipité, sans qu'il se rende bien compte de l'influence qu'il subit. Il se sent sous l'impression de ce silence seulement interrompu par le cri irritant et triste de la girouette et n'ose même plus frapper.

« Rien ! pas de réponse ? » lui crie Bloch de loin.

Puis l'épicière s'avance lentement, poussé par la curiosité ; mais ses gros yeux ronds trahissent un commencement d'épouvante difficilement contenue et balancée par le désir de savoir.

« Rien ! c'est extraordinaire.

— Craignez-vous un malheur, Hermann ?

— Je ne m'explique vraiment pas cela.

— Comment se fait-il que ni Samuel Stauffer, ni son domestique Muller ne répondent à nos appels ?

— Seraient-ils morts tous deux ?

— Bloch ! je pense que notre devoir est de faire venir le commissaire ; attendez-moi là, je vais envoyer un de mes garçons. »

Quand le commissaire arriva, accompagné d'un de ses hommes de police, d'un serrurier et d'un chirurgien, il fut obligé de traverser une foule compacte qui s'amassait de minute en minute, interrompant la circulation, battant les murs comme les flots d'un fleuve débordé et montrant un vif désir de connaître le mystère qui la tenait ainsi en suspens.

Bloch et Hermann interrogés, la serrure fut démontée en quelques instants, la porte ouverte ; les regards avides et épouvantés plongèrent alors dans le sombre magasin.

Tout y prêtait au mystère, l'obscurité donnant à cet entassement d'objets hétéroclites des formes bizarres, d'in vraisemblables constructions. Le juif Samuel Stauffer achetait et vendait de tout, quincaillerie, meubles, bibelots artistiques, nouveautés ou antiquités, orfèvrerie, ustensiles de ménage, tout lui était objet de commerce ; il y avait là les choses les plus diverses et les plus discordantes, sans doute pour mieux faire mériter au magasin du vieux juif l'appellation hébraïque de Capharnaüm... Une poussière épaisse, une sorte de cendre séculaire et toujours respectée, saupoudrait le tout, adoucissant les contours, arrondissant les angles, donnant un velouté étrange aux ferrailles les plus rébarbatives, et l'araignée, travaillant sans crainte, avait fini par réunir, à l'aide de ses fils industrieusement disposés, les étoffes aux bronzes, les meubles aux tableaux, les bijoux aux porcelaines.

La porte confiée à la garde de deux hommes pour interdire l'entrée et empêcher l'invasion des curieux, le commissaire pénétra dans le magasin conduit par l'épicière et le boucher, tous deux familiers du logis, et suivis du chirurgien

ainsi que de deux autres hommes de police pour le cas de main-forte.

Le rez-de-chaussée ne présentant rien d'anormal, ils s'engagèrent dans l'escalier, marchant lentement l'un derrière l'autre et arrivèrent devant la chambre du juif.

(A suivre.)



C'était encore dans le bon vieux temps. Le pasteur d'un village de la montagne s'aperçut un dimanche matin qu'un étranger était entré dans son jardin pendant la nuit et lui avait dérobé quelques choux.

Affligé de cette découverte et préoccupé de l'idée de découvrir l'auteur de cet acte coupable, il s'en va procéder au culte. Avant de commencer il lève la main en s'écriant :

« Je monte en chaire pour jeter une pierre à celui d'entré vous, mes frères, qui m'a volé mes choux ».

A ces mots, au fond de l'église, se lève une femme qui se mêt à crier :

*Fo lo camp, Daniel, l'est bin capablo dè la t'a-coulhi.*



*Théâtre.* — Lorsqu'un artiste aussi célèbre que M. Rossi nous fait la faveur de venir jouer sur notre petite scène, on saisit l'occasion au vol, on y court sans se demander s'il fait trop chaud ou s'il fait trop froid. On y court afin que de pareils talents, sûrs d'être appréciés et accueillis avec empressement dans les petits centres, nous favorisent souvent de leur présence et ne deviennent point l'apanage exclusif des grandes cités. — Un public fort peu nombreux cependant assistait à la représentation d'*Othello*. Nous le regrettons vivement : Il n'est guère possible d'entendre, au théâtre, quelque chose d'aussi parfait et d'aussi beau ; il n'est guère possible d'interpréter avec plus d'art, d'énergie et de palpitante vérité, les situations éminemment dramatiques de l'œuvre de Shakespaere. Tous ceux qui ont pu applaudir le grand tragédien, secondé du reste par une excellente troupe, n'oublieront jamais la soirée de mercredi.



Nous rappelons que les demandes de changement d'adresse doivent indiquer le numéro de la bande et être accompagnées d'un timbre-poste de 20 centimes.

L. MONNET.

## ANNONCE

### LES CAUSERIES DU CONTEUR VAUDOIS

En vente chez tous les libraires et chez L. MONNET, rue Pépinet. — Prix : 2 fr.